

et amenait tout doucement son père à en faire aussi peu de cas qu'elle-même. Néanmoins, comme toujours elle se déclarait ouvertement pour son père, M. Oldbuck la nommait sa belle ennemie. C'était la femme pour laquelle il avait le plus de considération, n'étant pas, comme on l'a vu déjà, grand admirateur des personnes de l'autre sexe.

Il y avait encore une circonstance qui exerçait sur l'amitié des deux voisins une influence tour à tour répulsive et attractive. Le baronnet avait constamment besoin d'argent, et il savait que M. Oldbuck pouvait toujours lui en prêter; mais celui-ci voulait que les sommes prêtées fussent exactement rendues, et au terme convenu. Sir Arthur n'était pas toujours en mesure. De là des altercations assez fréquentes, de la mauvaise humeur, ordinairement assez vite oubliées.

Précisément une de ces querelles, un peu plus vive que les autres, divisait les deux familles au moment même où l'antiquaire se décida à tenter un rapprochement en envoyant son message à Knockwinnock.

Sir Arthur était assis dans son grand salon gothique, occupé en apparence à lire un superbe in-folio ouvert devant lui, mais en réalité ennuyé de sa solitude, regardant sa longue avenue et se demandant si quelque distraction ne lui viendrait pas du dehors. Ses vœux furent promptement exaucés : il aperçut un homme se dirigeant en toute hâte vers le château. Il eut bientôt fait de reconnaître le barbier boiteux.

« Une lettre de Monkbarns pour sir Arthur! » dit un domestique présentant la missive sur un plateau.

Le baronnet prit la lettre et l'ouvrit avec dignité; il paraissait à ses manières qu'il y mettait de la condescendance.

Miss Isabelle, pendant ce temps, donnait des ordres pour que le vieux messenger entrât à la cuisine et pût se reposer